

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 REDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise, 15 » 30 » 60 »
 Départements, 18 75 37 50 75 »
 Union Postale, 21 50 43 » 85 »
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
 de France et d'Algérie.

Nos lecteurs trouveront avec
 le présent numéro un Supplément
 gratuit de quatre pages
 consacré au Dossier secret.

L'Elixir d'amour

Est-ce que, par hasard, on n'oublierait plus si vite à Paris ? Il circule en ce moment, paraît-il, une pétition pour demander la grâce de Mme Bianchini. On dit même que cette pétition est déjà couverte de signatures, et que dans le monde des cercles, des salons et des théâtres, un irrésistible mouvement d'opinion se produit en faveur de cette aimable dame. Tous ces gens se demandent comment M. Loubet, depuis quatre mois déjà qu'il est Président de la République, n'a pas encore songé à gracier Mme Bianchini, et la pétition n'a d'autre but que de rappeler le chef de l'Etat à ses devoirs. L'affaire Bianchini est ce qu'on appelle une affaire éminemment parisienne, et elle doit donc se terminer comme une comédie du Vaudeville ou du Gymnase. Il y aurait, d'ailleurs, cruauté à séparer ainsi de son mari une femme qui a voulu l'empoisonner, et je ne serais pas surpris que ce fût M. Bianchini lui-même qui eût pris l'initiative de cette pétition. Tous les gosses, même celui de l'atropine, sont dans la nature.

Dieu me garde donc de me mettre en travers d'un si beau mouvement ! D'autant qu'il serait assez ridicule, j'en conviens, de vouloir tirer une moralité quelconque de toute cette histoire. Les affaires éminemment parisiennes ne comportent jamais de moralité. Elles ne valent que par le milieu où elles se déroulent et les personnages qui les interprètent. C'est ce qui fait que certaines de nos pièces de théâtre deviennent impossibles une fois passées les fortifications. Je vous mets au défi, à Périgieux ou à Perpignan, de tirer le moindre effet comique d'une affaire d'empoisonnement. En ces pays très arriérés, une femme qui empoisonne quelqu'un, fût-ce son mari, est appelée une empoisonneuse. Le mot n'est pas joli, aussi se garde-t-on bien de l'employer à Paris. Chez nous, ces femmes-là s'appellent des neurasthéniques. Cela sonne beaucoup mieux, et cela ne veut rien dire du tout. Le jury n'en demande pas davantage, pour absoudre.

Le grand tort, au moment du procès Bianchini, a même été de vouloir plaider l'innocence, alors qu'il était si simple d'obtenir l'acquiescement haut la main, en mettant cet enfantillage sur le compte de la névrose. L'avocat n'aurait eu qu'à dire :

Mais, certainement, ma cliente a empoisonné son mari. Mais ce mari ne l'avait-il pas cent fois mérité ? Lui était-il permis d'abandonner ainsi à elle-même une femme que guettait la névrose... La névrose, cette maladie du siècle à laquelle nous devons ceci, cela, bien d'autres choses encore.

Avec quelques exemples bien choisis, et un peu d'éloquence par là-dessus, l'acquiescement allait de soi. Je ne sais même pas si le mari, pour en être réchappé, n'aurait pas été condamné à quelques jours de prison. Au lieu de cela, l'avocat, qui était cependant un vieux routier, a voulu démontrer que sa cliente était blanche comme neige. Un de nos aimables confrères, cité comme témoin, a même proclamé qu'elle était « rayonnante d'innocence ». De là à la canonisation, il n'y avait qu'un pas. Le jury a hésité à le franchir. Il veut bien faire quelquefois des bêtises, mais il n'entend pas qu'on le prenne pour une bête. Puisque M. Bianchini ne s'était pas empoisonné tout seul, il fallait bien que quelqu'un l'eût empoisonné. Je crois qu'au fond les jurés en ont plus voulu à la dame de nier la chose que de l'avoir commise. Ils l'ont surtout punie de son manque de confiance en eux. Peut-être aussi n'ont-ils pas cru que Mme Bianchini fût une sainte. C'est si bizarre, un juré !

Quoi qu'il en soit, cette épouse modèle fut condamnée et mise en prison. On veut aujourd'hui la rendre à la liberté. Ou à cela ne tiennent, et je ne vois nul inconvénient à fêter ainsi le 14 Juillet. Une seule chose m'étonne et m'amuse en cette aventure, c'est que ce beau zèle en faveur de la sympathique condamnée vient tout justement des gens qui affectent le plus de se désintéresser de l'affaire Dreyfus, de ceux qui se piquent de n'avoir aucune opinion pour ou contre la révision, et qui passent leur journée à vous dire :

— L'affaire Dreyfus ?... Ah ! j'ai bien autre chose à faire que de m'en occuper !... Et ils lèvent les épaules quand on leur en parle ; ils se font gloire de ne pas connaître un mot, de n'avoir rien lu, de ne vouloir rien savoir, dénigrant mal, sous cet apparent scepticisme, sous ce snobisme de convention, la forme la plus hypocrite et la plus odieuse de l'égoïsme. Il est en effet permis de se battre pour ou contre la révision ; on peut être dans un camp ou dans l'autre, avec ses passions, ses préjugés, ses haines et ses erreurs. Mais rester indifférent au problème posé quand ce problème touche

aux plus hautes questions de justice et de vérité ; assister à la bataille en amateur, tranquillement assis à son balcon, quand cette bataille met en cause l'honneur même, c'est là le fait de gens chez qui le cœur n'est pas un organe très essentiel. Ils sont légion, cependant, et vous en rencontrez tous les jours au restaurant, au cercle, dans le monde.

Il n'est pas un d'entre eux, n'en doutez pas, qui n'ait signé la pétition Bianchini, et leur opinion là-dessus est très formelle :

— Cette pauvre petite femme, voyons, est-ce qu'on va la laisser longtemps encore en prison ?

Et ce genre de campagne leur paraît beaucoup moins compliqué que l'autre, car la culpabilité n'étant pas discutée, rien n'est plus facile que la solution, et la mise en liberté s'impose. C'est la logique même. J'ai entendu raconter dans ce goût-là une anecdote assez plaisante. Au début de l'affaire Dreyfus, un député reçut la visite d'un de ses grands électeurs venu pour l'entretenir de ses petites affaires personnelles. On causait de choses et d'autres, quand tout à coup l'électeur se frottant le front :

— A propos, mon cher député, dit-il, est-il vrai que vous vous occupez d'établir l'innocence de Dreyfus ?

— C'est vrai, répondit le député.

— Et vous croyez que vous réussirez ?

— Mais dame ! s'il est innocent...

L'électeur réfléchit un moment, puis, en homme qui a d'autres soucis en tête :

— Enfin, dit-il, je vous souhaite bonne chance. Mais puisque nous y sommes, laissez-moi vous recommander un mien parent qui a le malheur, lui aussi, d'être au bagne, et dont l'affaire vous donnera beaucoup moins de mal...

— Comment cela ?

— Oui, sa culpabilité n'est pas douteuse. Aucun débat ne peut donc surgir à cet égard, et il n'y a plus qu'à s'occuper de sa grâce...

Ce brave homme n'y mettait pas la moindre ironie, et il ne se doutait certainement pas qu'il exprimait ingénument une pensée philosophique, la même que traduisait par un bon mot Edmond About à un candidat qui venait lui demander une recommandation pour les palmes académiques :

— Vous n'avez pas de titres, au moins ? lui demandait-il.

— Mais pardon, monsieur ! fit le candidat, un peu vexé.

— Et About, alors, avec bonhomie.

— Tant pis, mon ami, tant pis, car on va vouloir les discuter !

Il n'y a rien à craindre de pareil avec l'affaire Bianchini. Il n'y a pas d'effort à faire pour la comprendre ; il n'y a pas besoin de lire des enquêtes, ni de se brosser la tête à analyser des documents. Elle ne peut donc que se terminer à la satisfaction générale, et il n'y a vraiment pas de raison pour que le Président de la République ne se rende pas au vœu des pétitionnaires. Ce sera une grâce très parisienne, et je reconnais que la société ne risque pas d'en être ébranlée dans sa base. Elle ne pourra même que resserrer le sentiment de la famille, car M. Bianchini, en vrai boulevardier, comprendra, après cela, ce qui lui reste à faire. Il reprendra la vie commune qu'un si léger malentendu ne saurait avoir brisée, et l'heureux ménage jouira de ce prestige particulier qui accompagne aux courses, au théâtre, sur les plages à la mode les gens à qui il est arrivé une « aventure ». Si la musique italienne n'était pas aujourd'hui très délaissée, je rappellerai un opéra-comique de Donizetti qui s'appelait *L'Elisir d'amore*, l'Elixir d'amour. On y chantait déjà que « l'amour est un poison subtil ». Et, dans la plus haute antiquité, on professait aussi que ses flèches étaient empoisonnées. Cette petite affaire est donc très normale, et le dénouement en est indiqué d'avance. Mais, pour Dieu ! qu'on n'aille pas compliquer les choses, et qu'on ne s'avise pas de démontrer l'innocence de notre héroïne. Cela gênerait tout. Elle cesserait, pour beaucoup, d'être intéressante, et la pétition perdrait une bonne moitié de ses signatures...

Le Passant.

AU JOUR LE JOUR

PORTRAITS HISTORIQUES

Valençay ! Un nom qui évoque tout un siècle de souvenirs. Pour désigner l'ensemble des œuvres d'art que renferme cette demeure seigneuriale, et qui vont, avant la dispersion finale, être exposés deux jours, les 27 et 28 mai, à la Galerie Georges Petit, doit-on employer le mot *Musée*, le mot *Collection* ? Le premier me convient pas plus que le second.

Tout ce qui sera exposé et provient du château de Valençay formait le cadre brillant d'une noble existence : ces tableaux anciens, ces portraits, ces objets d'art, ces marbres, ces meubles, de styles si purs et si nettement caractérisés, furent les témoins de longues carrières à qui le destin réserva des années de joie et des années d'épreuves ; ils furent surtout les compagnons silencieux destinés à rappeler au duc de Talleyrand-Périgord les heures solennelles pour lesquelles, comme ministre ou comme ambassadeur, il mérita que son nom glorieux fût inscrit dans notre histoire nationale.

Et c'est en effet le duc de Talleyrand-Périgord qui apparaît vivant au milieu de toute cette splendeur temporelle, d'une tenue à la fois élégante et digne, majestueuse sans emphase, spirituelle sans excès d'abandon. En examinant ces pièces rares, dont plusieurs appelaient la stabilité d'un musée national, il semble qu'on feuillette le livre, singulièrement suggestif, d'une époque où tout nous passionne encore.

Lorsqu'on prend un de ces recueils de mé-

moires dont l'édition s'est multipliée depuis ces vingt dernières années, le premier geste de curiosité auquel l'instinct nous incite est de chercher, en tête des feuillets, s'il ne s'y trouve pas un portrait de l'auteur ; et lorsque la bonne fortune veut qu'une gravure reproduise un de ces prestigieux portraits du temps passé, nous voilà, dès le premier examen, au courant de l'esprit du livre ; nous avons en main un document d'information psychologique qui ne nous trompe pas sur la lecture que nous allons faire, et si M. de Buñon a pu dire dans un aphorisme célèbre : « Le style, c'est l'homme », il n'est pas défendu de retourner l'affirmation du célèbre écrivain et de prétendre qu'en connaissant l'homme on a des éléments suffisants pour augurer ce que sera sa façon de voir, de juger et de parler des choses et des gens.

Je n'en veux pour preuve que les deux portraits du duc de Talleyrand-Périgord que Prud'hon peignit avec sa verve de dessin, son souci d'expression vive et ses belles recherches de couleur et de lumière : dans l'un, le duc, debout, est revêtu de son costume de grand électeur de l'Empire, au manteau de velours brodé d'argent, la ceinture, marquée sur l'habit, brodée également, par la large écharpe blanche ; dans l'autre, plus intime, mais d'une suprême distinction, le duc, debout encore, est en habit de ville, en culotte et gilet blanc, accoudé à l'angle d'un piédestal, le chapeau tenu de la main gauche, le bras allongé ; le cou est enfoncé dans une haute cravate blanche ; les cheveux, légers, sont rejetés en arrière ; l'œil est spirituel et se défend de rire ; le nez a de la décision ; la bouche, aux lèvres unies naturellement, trahit la volonté et la passion maîtresse de se dominer ; c'est là une page de toute beauté qui semble, de la cime où elle est exposée, nous faire les honneurs de tous les autres personnages augustes qui l'avoisinent, grandes figures éternelles, comme celles du célèbre Christophe Colomb, de Sebastiano del Piombo, d'Antoine Arnould, par Philippe de Champaigne ; de Colbert, par Mignard, et d'autres encore ; regards de jeunesse et de beauté, qui évoquent des rêves, des souvenirs et des regrets ; telle cette jeune femme, qu'on attribue au Titien ; telles la duchesse de Châteauroux et la marquise de Flavacourt, dont le visage d'Eden et la grâce étaient pour séduire le pinacle de Nattier ; enfin, acteurs des grands drames par où les sociétés et les peuples assistent à la formation et à la chute des empires.

Le baron Gérard, celui dont Delacroix, juge peu indulgent, disait qu'il avait « un grand dessin et de l'ordonnance », figure ici avec quatre pages maîtresses : *Napoléon I^{er}*, *Louis XVIII* et *Charles X*, tous trois debout, en costume de Cour, et *Frédéric-Auguste*, roi de Saxe, debout également et vêtu d'un habit blanc, avec gilet et culotte jaunes : œuvres d'une majestueuse allure que le duc de Talleyrand avait reçues de ces souverains à la suite de circonstances historiques ; on cite même une jolie pensée du roi de Saxe qui devait au duc de Talleyrand la conservation de la galerie de Dresde, en dépit des appétits spoliateurs de Denon : en offrant au duc son portrait qu'il avait fait exécuter pour lui par le baron Gérard, le roi de Saxe lui dit simplement : « J'ai cherché ce qui était le moins un présent et le plus une marque d'amitié. » Il sera intéressant de voir ce que valent aujourd'hui les marques d'amitié du roi de Saxe, pour les amateurs.

Et ce ne sont pas seulement ces grands portraits qu'il faut admirer ici, mais encore toute cette série de miniatures qui furent données au duc de Talleyrand par ceux qu'elles représentent. Que de souvenirs, que de confidences, si toutes ces bouches se mettaient à parler, si tout ce passé subitement sortait de son engourdissement !

Et l'on se prend à croire que révéler possible, tant il y a de la vie du grand aïeul dans ces meubles qui nous entourent, dans ce salon de tapisserie de Beauvais, exécutée d'après les scènes champêtres de Casanova — le plus beau que l'on connaisse — dans ces bronzes aux bras impossibles qui viennent bien des drames — et bien des comédies — tandis que se consumait la dire des bougies — Que de fois, lorsqu'il avait livré quelques-uns de ces assauts, ou qu'il décidait de la marche des peuples, le duc ne dut-il pas s'arrêter devant ces deux chefs-d'œuvre de Houdon, le *Molière* et le *La Fontaine*, deux marbres aux chœurs ambrés sous le grain fin et diamanté : le *Molière* qui porte la morale à la foule assemblée autour du rire, et le *La Fontaine* qui raille la morale bourgeoise beaucoup plus qu'il ne l'enseigne, auprès d'un chacun, dans le silence de la lecture et de la méditation, au coin du feu ! Que de colloques n'ont-ils pas eu ensemble, ces grands conseillers d'hommes, ministres et poètes, ceux qu'on encense ou qu'on lapide, suivant le côté d'où souffle le vent !

Certes, ce n'est pas une réunion banale que celle de tout ce qui fut l'ameublement et le décor de ce château de Valençay, célèbre depuis le treizième siècle ; tout un monde de pensées s'agit à ce spectacle où l'art le plus élevé trouve sa satisfaction en même temps que les souvenirs historiques vous murmurent à l'oreille ; et l'on ne sera pas surpris si les amateurs se pressent en foule à la Galerie Georges Petit pendant les deux jours d'exposition ; peut-être, devant le portrait du duc de Talleyrand, le mot de Balzac viendrait-il à la mémoire de quelques-uns : « Un grand ministre est une grande pensée écrite sur toutes les années du siècle... »

Vallemont.

Echos

La Température

La journée d'hier a été enfin une journée de saison, c'est-à-dire ensoleillée et chaude, malgré quelques petites ondées courtes et peu fréquentes, il est vrai. Le baromètre s'est relevé, dépasse 760mm avec une aire de pression supérieure à 765mm qui s'étend du centre à l'est du continent. La température s'est relevée et était hier à 16° au-dessus du matin à huit heures et 24° 1/2 dans l'après-midi ; on notait 14° à Moscou. En France, la température va rester élevée avec temps orageux. Dans la soirée, le baromètre était à 762mm.

Les Courses

A deux heures, Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants de Robert Milton :

L'Express : Besom.
Prix de Saint-Michel : Le Samaritain.
Prix de Triel : Little Monarque.
Prix Border-Minstrel : Gorenflot.
Prix Vigilant : Alaska.
Prix d'Albion : Hérodias.

LA GRÈVE DES FACTEURS

Le matin, lorsque j'ouvre l'œil, je réclame mes lettres. Mais on m'a répondu : « Il n'y a pas de courrier. Les facteurs sont en grève. Ils sont en train de danser la Carmagnole devant l'hôtel des postes. » La Carmagnole était une fioriture, mais la grève existait. Cela nous a paru énorme, à nous autres Parisiens, aussi énorme presque qu'une grève de soldats, parce que nous sommes habitués à compter sur le bon facteur, qui arrive invariablement ponctuel avec sa boîte. On le croise en sortant et en rentrant. On le voit quand il apporte la lettre recommandée. C'est un habitué de la maison. Et comme l'amitié est fille de l'habitude, c'est un ami. Nous avons donc eu le sentiment d'une désertion, d'une trahison, d'une mauvaise action.

Je sais bien ! le Sénat et la Chambre ont refusé les quelques millions nécessaires pour que les facteurs débütent à douze cents francs au lieu de débüter à mille francs et pour que leur traitement s'élève à deux mille francs par échelon de deux cents francs, au lieu de monter à quinze cents par échelon de cent francs. Mais il n'y a pas d'argent. Qui répondra à cela ? Et puis, les facteurs, il faut le croire, ne sont pas si malheureux, puisque pour cinq places les facteurs ont des dégrèvements. Et puis les facteurs ont une retraite. Une retraite ! c'est-à-dire la vieillesse tranquille et sans misère, au village, ou même à la ville.

Malgré tout cela, on comprend qu'ils réclament une augmentation de traitement. Et sans imiter ceux d'entre nous qui s'aplatissent devant l'électeur, comme leurs grands-pères s'aplatissaient devant les laïcs ou les maîtresses de l'ancienne aristocratie, on voudrait disposer de la pierre philosophale, ou simplement du talisman des économies, pour témoigner aux facteurs sa sympathie.

Mais il n'y a pas que le sous-secrétaire d'Etat des postes, les chefs, la Chambre et le Sénat. Il y a nous, sapristi, qui voulons être servis, qui avons le droit d'être servis, et qui n'avons pas donné aux facteurs le droit de nous priver de nos lettres. Qu'ils s'arrangent avec leurs chefs, mais qu'ils arrivent à l'heure avec leur boîte qui contient tant d'espoirs, tant de chagrins, tant de joies parfois, qui contient la vie elle-même.

Sinon, nous demanderons qu'on les remplace, tout tranquillement, par les pauvres diables pour qui la place qu'ils dédaignent serait le paradis. Et en attendant, nous leur appliquerons nous-mêmes, bourgeois de Paris, une sanction, en attribuant dès demain aux braves militaires qui font leur service les éternels du premier de l'an, que nous retirons aux facteurs infidèles.

Voyons, facteurs, ne nous brouillons pas. Retournez vite à l'hôtel des postes.

— J. CORNÉLY.

A Travers Paris

On trouvera plus loin tous les détails de la journée d'hier, journée bien « parisienne » où Paris s'est réveillé sans facteurs et a dû aller chercher lui-même ses lettres à la poste.

La population a pris cela comme elle prend toutes choses, avec beaucoup de philosophie, et même avec une certaine bonne humeur. Rien n'était curieux comme de voir les bons badauds emboliser le pas aux facteurs improvisés, petits ligards ou gars des républiques, qui, leur sacoché en bandoulière, ayant aussi bien l'air de porter du gibier que des lettres, flânaient par les rues, le nez au vent, s'acquittant de leur mieux de leur corvée.

Les gens s'arrêtaient pour les voir passer ; les boutiquiers se mettaient sur le pas de leurs portes ; on se faisait un plaisir de leur indiquer les rues qu'ils cherchaient. L'attitude de la population était en somme nettement et cordialement sympathique.

Et la leçon aura été significative pour les facteurs, qui se plaignent de ne gagner que mille francs par an pour leurs débuts, et qui auront été ainsi ramenés au pied levé — c'est le cas de le dire — par de braves petits soldats qui, eux, ne gagnent qu'un sou par jour.

Nous voulons bien croire, il est vrai, que, dans la circonstance, ce sou-là fera de petits et qu'on saura récompenser autrement que par des félicitations les braves militaires auxquels il a fallu recourir, et qui auront bien gagné une juste et généreuse rémunération de leur peine, de leur dévouement et de leur bonne grâce.

C'est là, nous en sommes convaincus, un devoir que le gouvernement saura remplir et auquel applaudira toute la population parisienne.

On annonce la mort à Mèze, dans l'Hérault, de M. Allègre, sénateur de la Martinique.

M. Allègre était âgé de soixante-quatre ans et faisait depuis longtemps partie du Parlement. Il avait été, en effet, élu député du Var en 1876, et il signa, au 16 Mai, le manifeste des 363. Ancien maire de Toulon, de 1870 à 1874, il était d'opinions républicaines radicales.

En 1881, M. Allègre fut nommé gouverneur de la Martinique, et cette colonie l'envoya en 1883 au Sénat, où il s'était spécialement adonné aux questions maritimes et coloniales.

Mme Sarcy, qui a été profondément émue par les innombrables témoignages de sympathie qu'elle a reçus de tous

côtés par lettres, dépêches, couronnes de fleurs, etc., ne peut, dans son immense douleur, répondre à toutes les personnes qui ont pris part à son deuil. Elle nous charge, au nom de toute sa famille, de transmettre ses remerciements les plus reconnaissants.

Au lendemain de la publication de la déposition de M. Andrade, déposition au cours de laquelle il était question d'une conversation de la princesse Mathilde avec le général de Boisdeffre, notre confrère le *Temps* a reçu la lettre suivante :

Monsieur,

Je crois inutile de déranger un de vos rédacteurs.

L'article du *Voltaire* que vous me communiquez est complètement FAUX en ce qui me concerne.

Recevez, monsieur, mes salutations distinguées.

MATHILDE.

La princesse Mathilde a dû être bien étonnée, en effet, de la conversation qu'on lui prêtait, et qui, aux yeux de tous ceux qui ont l'honneur de la connaître, ne pouvait reposer que sur des racontars sans fondement.

M. Andrade a adressé, de Montpellier, au *Temps*, une dépêche dans laquelle il demande à être confronté avec la princesse Mathilde devant la Cour de cassation.

La vente de la Collection Mühlbacher s'est achevée hier. Le total des quatre vacations monte à 1,726,700 francs.

Une miniature de Hall, une jeune femme assise dans un parc, a atteint le prix, peu commun, de 60,000 francs. Les Fragonard ont fait 10,850, 9,000 et 17,000 francs ; le *Bain*, de Baudouin, 10,100 francs ; le *Portrait d'une femme de qualité*, de Lavreince, 14,500 francs.

Le *Baiser donné* et le *Baiser rendu*, les deux célèbres marbres de Houdon, ont été adjugés à 61,000 francs.

INSTANTANÉ

Mlle BERTIN

A repris hier, avec infiniment d'esprit et de grâce, le joli rôle de Chérubin qui est un de ceux où elle a débüté à la Comédie et qui conviennent le mieux à son talent si charmant et si fin.

Mlle Jeanne Bertin est sortie du Conservatoire à quinze ans, avec le premier prix de comédie. Ses débuts au Théâtre-Français furent des plus remarqués et la critique fut unanime à lui prédire une rapide et brillante carrière.

Mais il faut marquer le pas dans la Maison de Molière ; suivant la formule célèbre, on y avance lentement, mais pas toujours sûrement. Voilà dix ans que Mlle Bertin se fait applaudir dans le répertoire moderne et dans le répertoire classique. Très jolie, très distinguée, étudiant tous ses rôles avec une absolue conscience, et les rendant avec une intelligence très vive, elle a joué à la perfection les *Femmes savantes*, les *Folies amoureuses*, *La Joie fait peur*, le *Monde où l'on s'ennuie*, *Cabotin* ! l'*Étincelle*, bien d'autres pièces encore qui toutes ont été pour elle de brillants succès, et malgré cela elle n'a pas encore à la Comédie la place à laquelle lui donnent droit ses services, son talent et la faveur du public.

La charmante artiste s'en console en s'appliquant davantage encore à sa besogne et en aimant son art plus que jamais. Très sympathique à ses camarades, très appréciée de son administrateur, M. Jules Claretie, qui, s'il était le maître, ferait certainement beaucoup mieux pour elle, Mlle Bertin attend avec patience et bonne humeur le moment où la Comédie-Française voudra bien s'apercevoir qu'elle va parfois chercher bien loin des artistes, de vraies artistes qu'elle a sous la main et dont elle a seulement le tort de ne pas faire valoir les qualités.

Le Pavillon Paillard, si coquettement construit au milieu des pelouses et des massifs de l'avenue des Champs-Élysées, vis-à-vis des palais en voie d'achèvement, est devenu, avec les beaux jours, le rendez-vous de la société parisienne élégante.

On y trouve, en même temps qu'une cuisine dont l'éloge n'est plus à faire, l'agrément d'un des plus jolis coins qui soient à Paris.

Le Comité de l'Afrique française a reçu mercredi soir le capitaine Henri Gouraud, de l'état-major du Soudan, chargé, par le chef de bataillon de Lartigue, du commandement de la petite colonne qui capture Samory.

Cet officier a particulièrement insisté sur les résultats féconds que la disparition de l'Alamy entraînera pour le Soudan, tant au point de vue du repeuplement des régions qu'il dévastait qu'à celui de leur mise en culture, et il a établi que le développement économique de la colonie en sera considérablement accru.

Le capitaine Gouraud a été vivement félicité par le prince d'Arenberg, qui a signalé l'œuvre excellente accomplie au Soudan, par le général de Trenlinian et ses officiers.

Le Jardin de Paris met une certaine coquetterie à attendre le beau temps pour ouvrir ses portes. Voici les journées longues, les soirées tièdes, et, comme l'attendaient les Parisiens, le Jardin de Paris annonce pour ce soir sa réouverture.

La Chambre syndicale de l'automobile et des industries qui s'y rattachent donnera, le jour de l'ouverture de l'exposition de l'automobile aux Tuileries, un grand banquet à M. le ministre du commerce, dans les splendides salons de l'Automobile-Club.

M. Delombre montre, par la journée entière qu'il consacre à l'automobile, toute l'importance qu'il donne à cette puissante industrie.

Parlons des pouvoirs publics apportent toute leur aide à l'Automobile-Club pour

l'organisation de cette imposante manifestation.

On dit bien que du côté des beaux-arts il y a quelques tracasseries. Mais nous sommes convaincus que tout cédera devant l'intérêt de cette industrie si française.

Par ce temps de maladies contagieuses, que les grands travaux de terrassement entretiennent et que les eaux contaminées servent à propager, on ne saurait trop recommander pour l'alimentation l'usage d'une eau parfaitement pure et stérilisée. C'est ce qui explique la vogue toujours croissante de l'Eau Gazeuse Schmolli qui est saine, digestive, extrêmement agréable à boire et très bon marché.

Hors Paris

Relevé dans la *Semaine religieuse* du Puy l'intéressante information que voici :

Les religieuses ursulines vont établir, à Blois, pour toutes les communautés de France, une école normale destinée à fortifier les études et à soutenir encore plus vigoureusement la concurrence des lycées de filles.

C'est l'œuvre même que voulait fonder — avec l'appui officiel de dix-sept archevêques et évêques français — la Mère Marie du Sacré-Cœur et que des intrigues sans nom ont fait échouer.

Sic vos, non vobis mellificatis, apes.

D'Abbazia : Le grand-duc et la grande-duchesse de Luxembourg, qui sont depuis le 19 février les hôtes de la Compagnie Internationale des Grands Hôtels, se préparent à quitter Abbazia, enchantés du séjour prolongé qu'ils viennent de faire sur les bords de l'Adriatique.

De Copenhague : Le prince et la princesse royale de Danemark, venant de Genève, rentreront aujourd'hui à Copenhague, avec leurs enfants, la princesse Thyra et le prince Harald. Le voyage à Paris a été abandonné en raison du deuil de Leurs Altesses Royales.

De Dieppe : Les préparatifs de la saison artistique qui s'ouvre en juin sont poussés avec toute l'activité qu'on est en droit d'attendre de M. Bloch. La saison balnéaire ne s'annonce pas moins bien. Beaucoup de demandes dans les hôtels et dans les villas, tous connus pour la modération de leurs prix. La vie est si facile à Dieppe !

Nouvelles à la Main

Boireau voit entrer dans sa chambre, à l'heure du courrier, son domestique tout effaré :

— Monsieur, voilà une lettre ! c'est un soldat qui l'a apportée...

— Un soldat ! fait Boireau ravi. C'est évidemment une lettre chargée !

Rencontré hier Béthisy une lettre à la main.

— Voilà où on en est réduit avec cette grève des facteurs, se lamentait-il ; j'écrirais à un ami qu'il m'est impossible d'aller le voir, et je suis obligé de porter la lettre moi-même !

Entendant parler de la grève et de ses déplorable conséquences, le jeune

Strauss, et combattit par le rapporteur et M. Mougeot, sous-secrétaire d'Etat. Celui-ci, pour tout argument, déclara qu'il ne fallait pas augmenter le salaire des facteurs de ville, ou qu'il fallait augmenter au même temps ceux des campagnes — ce qui nécessiterait une augmentation de onze millions.

A quoi MM. Strauss et Leydet répliquèrent qu'il fallait en tout un commencement, et qu'après les facteurs des villes ceux des campagnes auraient leur tour; de plus, ils firent remarquer que la somme demandée par eux, soit deux millions, suffirait peut-être pour contenter tout le monde, au moins momentanément.

M. Mougeot s'obstina. Il repoussa l'amélioration votée par la Chambre et proposée au Sénat.

En fin de compte, celui-ci se rangea à son avis par 152 voix contre 82.

Telle est l'unique raison de la grève. Pour comprendre comment elle a pu éclater si spontanément, il faut savoir que, depuis des semaines, les facteurs, très satisfaits du vote de la Chambre, escomptaient celui du Sénat. Personne ne doutait de l'augmentation demandée. Cependant, quand ils en causaient, il y avait toujours quelqu'un qui disait :

— On n'osera point nous la refuser; on sait bien que, si on ne nous l'accorde pas, nous nous mettrons tous en grève comme un seul homme.

Pas une parole de plus. Pas de Comité souverain. Pas de mot d'ordre. Rien qu'un sentiment commun.

Vers quatre heures du matin, chaque jour, une voiture prend dans chaque quartier les facteurs qui y habitent et les conduit à l'Hôtel des postes.

Dans la première qui y arriva, hier, étaient des facteurs qui avaient lu, la veille, dans les journaux du soir, le vote du Sénat et en firent part à leurs camarades : « Alors, il faut faire ce qu'on a dit ! Nous mettrons en grève. — Oui, oui ! »

Ceux-ci guettèrent la deuxième voiture et informèrent de la situation leurs camarades, qui se déclarèrent prêts à agir comme eux. Bref, en quelques minutes, les voyageurs de toutes les voitures furent mis au courant et adhèrent au mouvement. Ils se contentèrent d'entrer dans les bureaux pour faire connaître leur résolution à leurs chefs et nommèrent une délégation chargée d'aller porter la nouvelle au plus actif défenseur des facteurs, M. Gerault-Richard, qui courut à son journal, la *Petite République*, et fit tirer une seconde édition dans laquelle il publia ce qui précède.

Pendant ce temps, les facteurs restaient autour de l'Hôtel des postes, ayant chacun le sac vide au côté. Comme leur nombre dépasse 2,000, on se doute de l'animation que cela mit dans le quartier.

Mais voici neuf heures, l'heure du courrier, attendue par tant de gens — commerçants qui comptent sur un chargement ou un chèque pour solder l'échéance du jour, fils de rentiers qui attendent la manne paternelle, etc. Et rien !

On perd patience, on s'inquiète, on court au bureau le plus proche. Les employés n'osent pas dire la vérité; quelques-uns parlent d'un incendie à l'Hôtel des postes, les autres d'un retard occasionné par un accident. Tous concluent ainsi : « Allez voir à l'Hôtel des postes. »

Bientôt, il y a autour de celui-ci toute une armée de plaignants. Comme le public n'est pas au courant des choses, il se montre très sévère pour l'administration des postes.

Il n'est pas possible, dit un négociant, qu'on n'ait pas prévu cette grève ! Sommes-nous assez mal administrés ! Comment iraient nos affaires personnelles si elles étaient conduites de même sorte?... Nous voulons nos lettres ou une indemnité !

Un monsieur à lunettes, au front de professeur, dit :

— Depuis Philippe-Auguste, on n'a pas vu pareil événement. Dans ce pays, où tout a été déorganisé, les postes néanmoins n'avaient cessé de mériter l'admiration et le respect du public. Songez que, pendant la Commune même, le service n'a pas été interrompu une heure !

Un Anglais dit froidement aux grévistes :

— Ce que vous faites là est très mal. Oui, vous devriez savoir que vous n'appartenez pas à un service purement français. Vous êtes les instruments d'un service international, car il y a un traité postal entre la France et beaucoup de nations. Je demanderais une indemnité très élevée.

A ceux-ci ou à ceux-là, les grévistes répliquent en donnant de nombreuses raisons que je résumerai ainsi :

— Il faut savoir que nous débutons en de très mauvaises conditions, à 1,000 francs par an. Nous restons au moins trois ans à ce chiffre. Nous passons ensuite à 1,400 francs, puis, après trois ans, à 1,200 francs. Ainsi de suite, jusqu'à 1,400 francs, notre traitement maximum.

— Oui, mais vous avez une retraite, et très belle. Elle peut même atteindre 1,050 francs, ce qui est rare.

MM. de Marguerite, inspecteur général des postes, et Truet, directeur, se multiplient dans les groupes.

Ils reprochent aux facteurs d'avoir, eux, fonctionnaires de l'Etat, interrompu un service public. Ils les engagent à se remettre sur l'heure à la besogne. Ceux-ci répondent isolément :

— Oui, vous avez raison, nous reprendrons le sac; mais si les camarades cèdent en même temps que nous.

Parlout semblable réponse. Mais, comme personne ne commence à rentrer à l'Hôtel, la situation reste la même, malgré l'intervention de M. Muzet, député de l'arrondissement, qui fait tous ses efforts pour obtenir la reprise du travail.

Vainement M. Mougeot, sous-secrétaire d'Etat, ayant à côté de lui MM. Charles Blanc, préfet de police, et Touny, chef de la police municipale, s'interpose.

Il annonce aux grévistes qu'après avoir conversé avec le président du Conseil il est prêt à discuter l'aveu eux sur leurs réclamations.

— Je le ferai, ajoute-t-il, avec la plus grande bienveillance et la plus vive désir d'aplanir les difficultés. Désignez donc vingt ou trente d'entre vous, qui viendront me rejoindre dans le bureau du directeur. J'espère que nous serons vite d'accord...

Mais de vives protestations couvrent les paroles de M. Mougeot.

— Non, non ! crie-t-on, pas de délégation ! Parlez ici même...

— Il est cependant impossible, fait M. Mougeot, de discuter ainsi, en plein vent. Il est nécessaire que vous nommiez des délégués.

Comme les grévistes ne parviennent pas à en nommer, le directeur général leur annonce que si, à dix heures et demie, aucune délégation n'est venue le trouver, il prendra des mesures pour que le service soit rétabli dans les douze arrondissements du centre, les seuls qui soient atteints.

Les huit autres, en effet, sont desservis immédiatement par les gares dont les facteurs, n'ayant eu connaissance de rien, n'ont pas pris part au mouvement.

Aucune délégation ne s'étant présentée à temps, M. Mougeot demande au gouvernement 700 hommes d'infanterie et 500 gardes municipaux, qui lui sont aussitôt envoyés.

Par malheur, les grévistes ont gardé leurs bottes, mais il en reste à l'Hôtel quelques centaines de rechange. On les donne aux premiers soldats; on donne aux autres des portefeuilles ou des sacs.

Le tri commence.

L'opération offre, on s'en doute, des côtés comiques.

Dans la vie pratique, rien n'est facile. Il faut en tout de l'habitude, de l'apprentissage.

Sur un palier, nous voyons un pauvre garde municipal bien embarrassé. Il ne parvient pas à classer ses lettres logiquement.

Il en est un qui confond la rue de Douai avec la rue Drouot.

Et quand sortent ces pauvres soldats chargés d'une livrée imprévue, c'est parmi les grévistes une hilarité extraordinaire. Ils reprochent à celui-ci de mal tenir sa boîte, à celui-là de demander s'il doit prendre sa gauche ou sa droite.

La chose, cependant, reste sur le terrain exclusivement parisien. On se blague; on ne se fâche pas.

Toutefois, deux mille grévistes seraient gênants autour de l'Hôtel. La police les écarte.

Alors, c'est une invasion de commerçants, de correspondants, de rastaquouères aussi, qui affirment être mis, par cette grève, dans le plus grand embarras et qui veulent qu'on prenne note de leurs plaintes.

Impossible ! Le directeur les envoie à M. André, receveur principal. Sous la surveillance de celui-ci sont restés les chargements. Il en fait remettre à ceux qui sont munis de pièces suffisantes.

Un financier affirme que cette grève — qui a interrompu tous les ordres de Bourse, — coûte à lui et à ses collègues plus de 35 millions !

On l'écoute avec une stupeur mêlée d'admiration.

Un flot de grévistes revient vers l'Hôtel et demande la démission de M. Mougeot. Celui-ci, pour la dixième fois peut-être, se rend au ministère de l'Intérieur.

La fin de l'après-midi est un peu plus calme. On discute la question à la Chambre, et les grévistes ont la naïveté de croire que les députés, et même les gouvernants, seront pour eux.

On se doute de leur affaiblissement quand ils ont connaissance du résultat de la discussion. Alors seulement ils comprennent qu'ils ont été trop vite en besogne. Beaucoup regrettent de s'être laissés emporter; ils ne comprennent pas comment la chose est venue. Ils hésitent, néanmoins, par un reste d'amour-propre, à se remettre au travail et, tête soucieuse, réfléchissent.

A l'intérieur de l'Hôtel, les chefs de service reçoivent de nombreux représentants de la finance, qui sont depuis le matin contraints de correspondre par dépêches avec les nombreuses succursales qu'ils ont en province et dont ils attendaient des lettres. Certains bureaux téléphoniques sont encombrés, et le procédé est fort coûteux.

A quatre heures, le journal *le Temps*, n'ayant pas reçu son courrier, l'envoie chercher à l'Hôtel des postes.

Il lui est remis par un musicien de la garde républicaine !

Un établissement financier, la Société générale, a mis à la disposition des postes deux de ses garçons qui, depuis le matin, travaillent.

Le Crédit lyonnais prend même mesure.

Aux Halles centrales, le désarroi est complet. On n'a reçu aucune commande, et les expéditions n'ont pu être faites.

Bref, c'est au milieu de réclamations sans nombre que l'administration, gardant pourtant son sang-froid, a eu à veiller à la distribution des lettres en retard.

Il en passe tellement à l'Hôtel des postes, que c'est par mètres cubes qu'elles étaient empilées dans le vaste hall ou, d'ordinaire, elles ne font que passer.

Jusqu'à la fin de la journée, M. Mougeot, ayant multiplié ses avis et les ayant même fait afficher, a espéré le retour de son personnel.

Aucun des facteurs ne revenant, il a pris, avec le gouvernement, les mesures nécessaires.

Tous les facteurs qui ne seront pas rentrés aujourd'hui à l'Hôtel seront considérés comme démissionnaires.

Le service est assuré de la façon suivante :

Les lettres seront triées par les femmes, prises à raison de deux par chaque bureau.

Elles seront portées par des gardes républicains et des soldats d'infanterie. Parmi ceux des facteurs qui, ayant déjà fait du service en province, attendaient ici une place.

D'ailleurs, à minuit, l'Agence Havas confirme ces renseignements par la communication suivante de l'administration des postes :

Le service est assuré pour demain dans des conditions aussi convenables que possible. La première distribution aura lieu dans la matinée, mais on espère que beaucoup de facteurs rentreront demain matin.

En province, tout est calme. Aucun incident dans les grandes villes, Lyon, Marseille, Bordeaux.

L'entrepreneur du service des colis postaux a mis ses employés au service de M. Mougeot pour la distribution des paquets-échantillons arrivant par la poste.

M. Mougeot nous prie surtout de déclarer que tout va bien dans les départements. Nous serions très heureux qu'il en fût de même à Paris, dès ce matin.

Georges Rip.

L'ELECTION ACADEMIQUE D'HIER

L'Académie française s'est réunie hier, à une heure, sous la présidence de M. Ferdinand Brunetière, pour procéder à l'élection d'un membre, en remplacement de M. Edouard Hervé.

Etaient présents : MM. Legouvé, duc de Broglie, Emile Ollivier, Alfred Mézières, Gaston Boissier, V. Sarrailh, duc d'Audoubert-Pasquier, Roussel, Sully Prudhomme, Cherbuliez, le cardinal Perard, François Coppée, Joseph Bertrand, Ludovic Halévy, Gréard, comte d'Haussonville, Jules Claretie, vicomte E.-M. de Vogüé, de Freycinet, Pierre Loti, Lavis, H. de Bornier, Thureau-Dangin, J.-M. de Heredia, Albert Sorel, Paul Bourget, Henry Houssaye, Jules Lemaitre, Costa de Beauregard, Gaston Paris, André Theuriot, Albert Vandal, comte de Mun, Hanotaux, Eug. Guillaume.

M. Anatole France s'était fait excuser, et M. Henri Lavedan, récemment élu, mais non encore reçu, n'assistait pas à la séance.

L'un des académiciens présents, M. Legouvé, le doyen de l'illustre Compagnie, avait fait savoir, la veille, que, sur le conseil de son médecin, il ne pourrait prendre part à l'élection du successeur de M. Edouard Hervé; aussi, ses confrères l'ont-ils félicité avec empressement sur sa robuste vieillesse, lorsqu'ils l'ont vu arriver quand même.

Les votants étant au nombre de 30, la majorité devait être de 19 voix.

Le premier tour de scrutin a donné les résultats suivants :

MM. Paul Deschanel.....	16 voix
Emile Faguet.....	9 —
René Bazin.....	9 —
Emile Zola.....	4 —
Bulletin blanc.....	1 —

Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité, un deuxième tour de scrutin a eu lieu, qui a donné ce résultat :

MM. Paul Deschanel.....	20 voix
René Bazin.....	10 —
Emile Faguet.....	6 —

M. Paul Deschanel, ayant obtenu la majorité des suffrages, a été proclamé membre de l'Académie française.

Le président de la Chambre des députés prend place sous la coupole de l'Institut à quarante-trois ans. Peu de vies, à cet âge, ont été aussi heureusement remplies, et l'on sait avec quel bonheur M. Paul Deschanel a touché à diverses branches de l'activité humaine : administration, politique, lettres.

Il y a onze ans, l'Académie française récompensait un de ses ouvrages, *Orateurs et hommes d'Etat*, remarquable série d'études sur Frédéric II et Bismarck, Fox et Pitt, lord Grey, Talleyrand, Berruyer et Gladstone. L'année suivante, l'Académie récompensait encore un autre ouvrage de M. Paul Deschanel, *Figures de femmes*, où revivaient Mme du Defand, Mme d'Épinay, Mme Necker, Mme de Beaumont, Mme Récamier.

Après avoir, M. Paul Deschanel avait publié la *Question du Tonkin*, la *Politique française en Océanie*; les *Intérêts français dans l'Océan Pacifique*, que la Société de géographie commerciale de Paris avait couronnés; plus tard, il publia les *Figures littéraires*, les *Questions actuelles*, la *Décentralisation*, la *Question sociale*, la *République nouvelle*, etc.

A ce bagage littéraire, déjà important, il convient d'ajouter de nombreux articles de critique, des pages d'histoire et de voyages publiées dans le *Journal des Débats* et qui y furent très remarquées; de belles études sur la réforme administrative, parues dans le *Temps*, et des articles politiques ou purement littéraires disséminés dans les grandes revues.

L'œuvre oratoire du président de la Chambre, d'une admirable pureté de style, éloquent, claire, passionnée, mais toujours loyale, l'a placé au premier rang dans le Parlement. Elle a été pour quel que chose aussi dans son entrée à l'Académie française.

Jules Cardano.

MORT DU COMTE HENRI DELABORDE

Le comte Henri Delaborde, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des beaux-arts, est mort hier matin, dans l'appartement de la rue de l'Université où il s'était installé depuis quelques mois, en quittant le palais de l'Institut.

Il avait atteint le 2 mai dernier sa quatre-vingt-huitième année, mais il avait conservé l'intégrité de ses facultés intellectuelles et son aspect physique était celui d'un homme de soixante ans. Frappé, le 25 décembre dernier, d'une attaque de paralysie, sa vigoureuse constitution l'avait d'abord surmontée et une telle amélioration s'était produite dans son état que sa famille et ses amis espéraient encore le conserver. Une complication l'a emporté, en lui laissant jusqu'à la dernière heure toute sa lucidité d'esprit et tout son courage. Chrétien fervent, il a vu venir la mort avec une admirable sérénité.

Fils d'un général de l'Empire créé comte en 1808, il ressemblait, avec sa figure rasée, sa correction de tenue et la politesse de ses manières, à un gentilhomme de l'ancien régime. Aux séances publiques de l'Académie des beaux-arts, on remarquait aussitôt la distinction de ce vieillard aussi à l'aise sous l'habit à palmes qu'un grand seigneur d'autrefois en habit de cour. Avec cela une sûreté de relations et une droiture de caractère qui lui avaient valu le respect affectueux de tous ceux qui l'approchaient.

Dans sa longue carrière, le comte Delaborde a été un artiste de grande valeur, un écrivain d'art d'une rare compétence et, surtout, un administrateur hors de pair.

Elève de Paul Delaroche et ami d'Ingres, il avait commencé par être peintre et, de 1830 à 1850, il a beaucoup produit. Il appliquait aux sujets religieux et historiques un talent scrupuleux et ferme, d'une tenue classique. Outre de nombreuses toiles de chevalet, il donnait de grandes compositions aux galeries de Versailles et décorait les chapelles de Sainte-Clotilde. Lorsque, en 1855, l'hémicycle du palais des Beaux-Arts fut gravement endommagé par un incendie, c'est lui qui, avec Robert Fleury, repara le chef-d'œuvre de son maître. Mais tel était chez lui le respect

de l'art, joint au complet dédain du savoir-faire, qu'il a dédaigné de se faire valoir, et il n'a certainement pas tiré de son talent toute la réputation qu'il méritait.

Dès 1850 il avait commencé d'écrire à la *Revue des Deux Mondes* et, peu à peu, la critique d'art l'avait absorbé, d'autant plus que, nommé peu après conservateur des estampes à la Bibliothèque nationale, il regardait comme un devoir de se donner désormais à l'esthétique et à l'histoire. De là une série d'excellentes notices dans l'*Histoire des peintres* de Charles Blanc, des livres spéciaux sur la gravure, plusieurs volumes sur les beaux-arts en France et en Italie, et surtout deux magistrales études sur Ingres et Flaminio.

Elu membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1868, il en était devenu le secrétaire perpétuel en 1874, à la mort de Beulé. C'est dans ces laborieuses et délicates fonctions qu'il put donner toute sa mesure. Dernièrement, à la séance publique annuelle de l'Académie, le président en exercice, M. Frémiat, pouvait dire que, pendant vingt-quatre ans, le comte Delaborde « avait été l'âme de la Compagnie, le guide toujours écouté de ceux qui se succédaient au fauteuil ». Scrupuleusement attaché à tous ses devoirs, plein de fermeté et de tact, esprit libéral et ouvert, écrivain élégant et ferme, il réalisait l'idéal de ses fonctions.

Il avait vu l'Académie se renouveler plusieurs fois et tous ses confrères le vénéraient comme un ancêtre. Surtout, il l'aimait comme un ami incomparable. Lorsque, il y a moins d'un an, sentant venir la fatigue, il eut pris la résolution de se démettre, il le fit avec une simplicité et un stoïcisme d'une rare beauté morale. Depuis six ans, il préparait les voies à son successeur et, en élançant sa place M. Gustave Larroumet, l'Académie ne faisait que répondre à son désir, nettement et discrètement indiqué.

Le graveur Chaplain modelait à ce moment les traits du comte Delaborde sur une plaquette d'or qui est peut-être le chef-d'œuvre d'un grand artiste, et qui portait au revers l'ordre du jour par lequel l'Académie lui avait conféré, à son honneur, le titre de secrétaire perpétuel honoraire.

Avec le comte Delaborde disparaît une grande physionomie de notre monde artistique, un caractère de rare valeur, un homme de bien et de devoir, dans la plus complète acception de ces deux mots.

Memor.

LA JOURNÉE

Vendredi 19 mai

Sports : Courses à Maisons-Laffitte (2 h.) — Tir aux pigeons : Prix de Longchamps du Cercle des Acacias (2 h., bois de Boulogne). — Grand assaut de boxe, à la salle Rue (9 h. du soir, rue Saint-Marc).

Le Parlement : Au Sénat, suite de la discussion du budget (2 h. 1/2). — A la Chambre, suite de la discussion des interpellations sur l'Algérie (2 h.).

Conseil des ministres, à l'Élysée. Reprises : A Cluny, la *Marraine de Charley*; aux Folies-Dramatiques, le *Voyage de Corbillon*.

L'exposition canine : Inauguration de l'exposition des chiens (4 h., terrasse de l'Orangerie, Tuileries).

Conférences : M. Gabriel, sous les auspices de la Ligue des Patriotes « Socialisme national et Socialisme antinational » (8 h. 1/2 du soir, théâtre des Batignolles). — Lieutenant Guérin-Castelnau, sous les auspices de la Réunion hippique : « Le classement des chevaux d'après projections des types de chevaux » (9 h. du soir, Cercle Militaire). — M. Tridon, sous les auspices de l'Union coloniale française : « L'Agriculture et la Colonisation » (8 h. 1/2 du soir, Sorbonne).

Dans les églises : Obsèques de M. Ithier-Geoffroy de Rohan-Chabot (11 h., Saint-Augustin) et de la baronne Frélon (9 h. 1/2, Saint-Philippe du Roule). — Confirmation par Mgr Richard, à Saint-Laurent, (4 h. 1/2).

La charité : Concert au profit des RR. PP. Passionnés de l'avenue Hoche (9 h. du soir, hôtel Continental).

Réunions : Assemblée générale de l'Institut des Dames de Sainte-Genève, présidée par Mgr Richard qui prononcera une allocution (8 h. 1/2 du matin, à l'Archevêché). — Banquet de la Boulangerie (chez Marguery).

Le Monde et la Ville

SALONS

— Très beau programme musical, avant-hier, chez la comtesse de Sausse. Très applaudi, le quatuor de M. E. Chausson, exécuté par Mlle Boutet de Monvel, MM. A. Parent, Denayer et Baret; le lied, basset, de M. Vinet d'Indy, accompagné par l'auteur; des mélodies de M. Sylvio Lazari et du prince Ed. de Polignac, interprétées par Mlle Dugé et C. Montanard et des mélodies de M. P. de Bréville, chantées par M. Maurice Béjart. Parmi les assistants :

Duchesse de Reggio, duchesse de La Mothe Houdancourt, princesse Vologodsky, prince et princesse Ed. de Polignac, marquis de Caulaincourt, marquis et marquise de Virieu, marquise de La Grange, marquise de Saint-Louis, marquise et Mlle de Jonquière, comtesse d'Andigné, comtesse de Bessy, comtesse Elie d'Aravay, comte et comtesse de Beudière, vicomtesse de Noailles, baronne de Meaux, Mmes Ed. André, de St-Marc, Ternaux-Compans, de Choudens, MM. et Mmes Blanche, Zakaria, Le Rolle, de Serres, Gauthier-Villars, Maurice Boniface, etc.

Trois joli bal blanc avant-hier soir dans les salons de l'avenue Hoche donné par la comtesse de Felcourt et de la comtesse des Némurières. Reconnu :

Miles de Bethune-Sully, de Vibraye, de Panisse, de Sèze, de Bridieu, de Montauban-Pallao, de Baye, de Maigret, de Lamont, de Vaufréand, de Langlois, de Jallerand, Niviere, de Montebello, de Candé, de Rochefort, de Vaillogé, de Quélou, de Rolland-Dalton, Hennessy, Zurlé, de La Rochelande, de Lafontaine, de La Tour-du-Pin, d'Aubilly, Kingerer de Planta, de Vanssay, de Kerangy.

Le cotillon, très animé, a été conduit en partie double avec beaucoup d'entrain par Mlle de Felcourt avec le comte de Forbin, et Mlle des Némurières avec le vicomte de Langsdorff.

De plus en plus intéressantes les soirées musicales chez Mlle L. Diemer, dans ses salons de la rue Blanche. Les interprètes du programme d'avant-hier étaient : Mlle Marcelle Pégli, MM. A. Baldelli, Jules Bouchier, César Casella. Ces admirables artistes ont triomphé sur toute la ligne avec le maître de la maison qui s'est surpassée en exécutant son délicieux *Minuetto* et la 13^e *Rhapsodie hongroise*, de Liszt. Au piano d'accompagnement, M. Alfred Casella.

RENSEIGNEMENTS MONDIAINS

— Voici le bulletin d'hier sur l'état de santé du comte Marius de Galiffet :

L'état du blessé est aussi satisfaisant que possible. Aucune fièvre, grand calme et gaieté. Demain soir, le docteur Berger pourra peut-être donner des assurances sérieuses de convalescence.

La chambre du blessé est rigoureusement consignée.

— Les œuvres de M. G. de Saint-Quentin, le compositeur si apprécié, ont été au programme de la séance Berny, à la salle des Mathurins.

Parmi les morceaux les plus applaudis : une scène de l'opéra *Barberine*, chantée à ravir par Mme Charles Max, et un chœur d'élevés du Conservatoire; bisset d'enthousiasme, M. Clément dans le *Madrigal* et Mme Max dans *O toi, la bien-aimée* ! Grand succès également pour les autres interprètes, MM. Ciampi, Pennequin, Loë et Berny.

L'auteur a été vivement acclamé par une assistance d'élite.

— La Chambre de commerce belge de Paris, présidée par M. G. Nagelmackers, l'émminent directeur général des Wagons-Lits, se réunissait hier, en un banquet intime, dans les salons de l'Élysée-Palace, Champs-Élysées.

Le dîner, servi dans le grand salon Directeur, était des plus soignés; cuisine hors ligne, vins exquis : Léoville Barton 1878 et champagne Ayala Brut 1893.

MARIAGES

— Le vicomte Xavier de Poix vient de se fiancer à Mlle Auvray, fille du baron et de la baronne Auvray.

— Le baron de Fontenay et Mlle Paule de Roig, qui s'étaient rencontrés, l'hiver dernier, aux brillantes réceptions de la comtesse de Blanzay, viennent de se fiancer. Leurs familles, très anciennes, comptent de grandes illustrations dans l'armée française et surtout dans le monde religieux. Mlle de Roig, par sa mère, née de Lacordaire, est la petite-nièce du grand orateur catholique. Le baron de Fontenay, par sa mère, née de Corbier, dont la famille est des plus vieilles du Périgord, descend des Papes Clément VI et Grégoire XI. Les de Roig, Roussillon, ont servi les rois d'Espagne, et dans les archives du pays, on trouve leur filiation jusqu'en 1300. Les de Fontenay, d'une ancienne souche de Chaumont, en Champagne, sont alliés avec de Reiset, d'Arjuzon, Amelot de Longpérier, de Beaupré, etc.

Le mariage sera célébré, dans les premiers jours du mois prochain, à Saint-Augustin. La comtesse de Blanzay, qui vient de donner un grand dîner en l'honneur des fiancés, ouvrira ses salons du boulevard Malesherbes, pour une réception et un lunch, après la cérémonie religieuse.

— On vient de célébrer, dans la cathédrale de Laval, le mariage du comte Fernand de Pimodan, lieutenant au 13^e hussards, avec Mlle de La Vernade. Les témoins étaient, pour la mariée : le marquis de Chambray, M. de Hamonville, ses oncles; pour le marié : le marquis de Pimodan, duc de Rancourt, son cousin, et le colonel comte de Brécay, commandant du 13^e hussards.

La veille, une charmante soirée de contrat avait réuni beaucoup de parents et d'amis à l'hôtel de Mme de La Vernade, née la Hamonville. Parmi les très nombreux cadeaux, on remarquait d'admirables fleurs offertes par les officiers camarades du marié.

CHARITÉ

— La comtesse de Biron nous prie d'annoncer que la vente annuelle au profit de l'Union des « Ateliers de femmes » et de « l'Œuvre des petites préservées » aura lieu les 2 et 3 juin, de deux à sept heures, en l'hôtel de Mme Cibiel, femme du sympathique député de l'Aveyron.

Le gouvernement entend, sans brutalité, mais sans faiblesse, appliquer les peines qui méritent les fautes commises, et de manière à donner un enseignement pour l'avenir. (Très bien.)

M. Ratier ne blâme pas ce désir de conciliation qui anime et dirige M. Mougeot ; mais puisqu'il n'a rien obtenu par la douceur, il doit montrer de l'énergie. Une sanction est nécessaire, et il la dépose l'ordre du jour suivant :

Le Sénat, approuvant les déclarations du gouvernement et confiant dans sa fermeté pour réprimer les manœuvres concertées dans le but d'interrompre les services publics, passe à l'ordre du jour.

Mais M. Millès-Lacroix en présente un autre :

Le Sénat, approuvant les déclarations du gouvernement et confiant dans sa fermeté, passe à l'ordre du jour.

Entre les deux, le cœur de M. Mougeot balance. L'un et l'autre lui conviennent, puisqu'ils renferment un témoignage de confiance. Il ajoute :

Dès ce matin, j'ai prononcé un certain nombre de révolutions qui m'ont paru justifiées par l'attitude des agents. J'ai, de plus, fait afficher que ceux des agents qui n'auraient pas, à une heure, repris leur service, tomberaient sous le coup de la révocation.

M. Leydet plaide les circonstances atténuantes. On a grisé les facteurs en les flagrant, on leur a tout promis, on leur a tout fait espérer ; hier encore, un fonctionnaire leur disait : « On pourra supprimer les préfets ; on ne supprimera jamais les facteurs. » Il ne faut pas que les quarante mille agents des postes souffrent d'un acte d'indiscipline dont mille ou quinze cents facteurs parisiens se sont rendus coupables.

M. Ratier en tombe d'accord ; mais il s'agit, à l'heure présente, d'adopter les sanctions et de prendre les mesures nécessaires pour éviter le retour de faits aussi déplorables.

Il se rallie à l'ordre du jour de M. Millès-Lacroix ; cet ordre du jour est adopté et le Sénat revient à la loi de finances. Mais il n'a pu expédier que le budget de l'agriculture.

P. B.

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL

Voici le programme officiel du voyage du Président de la République à Dijon :

Dimanche 21 mai

8 h. 40 matin. — Départ de Paris, gare de Lyon.
1 h. 30 soir. — Arrivée à Dijon. Remise des décorations militaires, place de la Gare.
3 heures. — Réceptions officielles à la préfecture.
5 heures. — Inauguration du monument Carnot.
6 h. 55. — Retour à la préfecture.
8 heures. — Banquet offert par la ville dans la salle des Etats de Bourgogne.

Lundi 22 mai

8 h. 30 matin. — Visite à l'hôpital.
10 h. 30. — Visite au lycée.
11 h. — Retour à la préfecture.
11 h. 45. — Inauguration de la Chambre de commerce, Banquet.
1 h. 55 soir. — Départ pour le vélodrome.
2 h. 30. — Fête fédérale de gymnastique.
3 h. 15. — Réception des groupes ouvriers à la salle des Etats de Bourgogne.
4 h. 15. — Retour à la préfecture.
5 heures. — Départ pour la gare.
5 h. 30. — Départ du train présidentiel pour Paris.
10 heures. — Arrivée à Paris, gare de Lyon.

FAIRE-PART

LES OSESQUES de M. PAUL CHABROL auront lieu vendredi 19 courant, en l'église du Vésinet, à 4 h. 1/2.
Les personnes qui n'auraient pas reçu de billet d'invitation sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

AVIS DIVERS

UN SEULE APPLICATION, cheveux blancs reprennent nuance première avec la *BAMMATRINE*, nouvellement perfectionnée, de la *Parfumerie Exotique*, 35, rue du 4-Septembre. Indiquer nuance, 6^{fr} ; 10^{fr} m^{de} 6,85.

M^{me} LACHAPPE, maîtresse sage-femme, reçoit, en consultation, de 2 à 4 h., 27, rue Montebello, les dames malades, stériles ou enceintes.

CHÈVRES PROPRES et sains pour le nettoyage en dix minutes à l'*ANTISEPTIQUE* de LENTHERIC, 246, rue Saint-Honoré, Paris, 4 francs. — Franco, 4 francs 85.

GÉRISON CERTAINE, soulagement immédiat des *Rhumus, Toux, Bronchites*, par le SIROP et la PÂTE PECTORALE au *BAUME DU CANADA*.

Le flacon de Sirop, 2 francs
La boîte de Pâte, 0 fr. 90
PHARMACIE NORMALE, 17 et 19, rue Drouot, 45 et 47, rue de Provence, Paris.

PHYSIONOMIE PIQUANTE grâce à la *SEVE SOURCILIERE*, qui arrête la chute des cils et des sourcils, les fait repousser et les brunit. *Parf. Nino*, 31, rue du 4-Septembre.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour la veuve et la fille de notre confrère Jean Bruno :
M. P. A., 20 francs ; H. B., vieille abonné, 10 francs.

LA SANTÉ PUBLIQUE

Très rassurant le dernier bulletin de la statistique municipale. Le chiffre des décès, qui l'autre semaine était de 1,007, est tombé à 946. C'est un chiffre inférieur à la moyenne des semaines de mai, 957. L'état sanitaire est donc devenu satisfaisant.
Cependant, l'influenza a encore causé 20 décès et la rougeole, toujours fréquente en cette saison, 33. Mais ce sont les deux seules maladies à redouter ; les autres présentent une fréquence au-dessous de la moyenne.

On a célébré à Paris 330 mariages et enregistré la naissance de 4,089 enfants vivants, 549 garçons et 540 filles.

MYSTÉRIEUX MALFAITEUR

Les invités d'une noce dansaient hier vers quatre heures de l'après-midi avec un entrain enfiévré, dans un établissement situé sur les bords de la Marne, à Nogent, lorsque plusieurs détonations d'arme à feu interrompirent comme par enchantement les harmonieux accords de l'orchestre.

Les danses cessèrent et l'agent de planton à la porte du bal vit s'enfuir à toutes jambes un individu qui montait une légère embarcation. Heureusement, personne n'avait été atteint. Des consommateurs qui prenaient l'apéritif sur la terrasse de l'établissement sautèrent dans une barque, mais ils ne purent atteindre l'auteur de ce lâche attentat qui bientôt dépassa le viaduc.

Les danses avaient repris de plus belle,

lorsque à six heures l'agent Pierre, qui avait remarqué l'auteur de ces coups de feu, le vit aborder à quai de nouveau.

Il s'avança à sa rencontre, mais il fut écarté. L'individu qu'il cherchait à arrêter s'enfuit à toutes jambes dans la direction de la rue du Moulin. Se sentant serré de près par le gardien de la paix, il sortit de l'établissement son revolver, bien décidé à tuer celui qui s'acharnait à sa poursuite.

L'agent fit tourner sa pèlerine qui vint s'abattre sur le bras du tireur et fit dévier l'arme. La balle qui lui était destinée alla s'aplatir sur un mur voisin.

Le forcené reprit sa course tout en faisant feu sur des promeneurs qui, accourus aux appels du gardien, voulaient lui barrer la route. L'un d'eux fut légèrement atteint à la main.

Jetant ainsi l'effroi sur son passage, le mystérieux malfaiteur put gagner le bois de Vincennes et se dissimuler dans un fourré. On ne put le retrouver. Son signalement exact a été fourni à la Sûreté, qui le recherche.

BI-BORAX ORIENTAL

Tout le monde sait que le Bi-Borax est précieux pour le blanchissage. L'emballage ne doit donc pas omettre d'emporter quelques boîtes.

Si l'on a soin d'ajouter du Bi-Borax à la lessive et l'amidon, et si par surcroît le linge a été séché au soleil, on obtient une blancheur éblouissante. Le Bi-Borax ne se vend qu'en boîtes cachetées de 0 fr. 40, 0 fr. 20, 0 fr. 50 et 4 francs, et se trouve dans toutes les bonnes maisons.

LE FEU

M. Pierre Demarcq, marchand de couleurs, 23 bis, boulevard Voltaire, ayant laissé tomber par mégarde, avant-hier soir, quelques gouttes d'essence minérale auprès d'une lampe allumée dans son arrière-boutique, le liquide s'est enflammé et a provoqué l'explosion de la lampe.

Le feu s'est immédiatement communiqué à un amas de papiers, de paille et de caisses en bois léger qui se trouvaient dans la pièce.

L'alarme a été donnée aux pompiers, qui sont accourus et ont pu se rendre maîtres du feu après une demi-heure de travail.

Pas d'accident de personnes à signaler et dégâts peu importants.

LES CAFES CARVALHO

Il faut exiger la marque et la signature sur chaque boîte quand on demande, chez les épiciers, cet excellent produit si pur et si exquis, qui peut se conserver plusieurs mois.

Les cafés Carvalho offrent des garanties qu'on ne trouve pas dans des produits similaires, qui n'ont pas à défendre la réputation de la marque. En vente 85, rue Turbigo, 23, rue Cadet, 52, rue des Batignolles, 45, rue de Châteaudun, 54, rue du Bac et partout.

Une rade a été opérée, l'avant-dernière nuit, par la police de Sûreté sur les deux rives de la Seine, du pont Mirabeau au Pont-Neuf. Une trentaine d'individus, hommes et femmes, ont été arrêtés. Les uns dormaient profondément, étendus sur le sol ; les autres, plus favorisés, s'étaient jetés sous les ponts, dans les armatures de fer présentes, dans les parties basses, des surfaces planes bien aménagées pour servir de lieu de repos.

Deux professionnels du vagabondage, Henri Bastien, âgé de vingt-neuf ans, et Adrien Perose, d'un an plus âgé, s'étaient attribués, au pont Mirabeau, le monopole d'une nouvelle industrie. Grâce à leur force musculaire redoutée de tous les hôtes habituels de ce lieu, ils exigeaient des misérables qui venaient chercher sous les arches un abri momentané, cinq centimes pour les laisser coucher sur la terre et dix centimes pour les places réservées dans l'armature de fer pompeusement décorée du nom de *beds*.

Ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient se soumettre à cet impôt recevaient une forte raclée et étaient invités à déguerpir au plus vite et à aller chercher gîte ailleurs.

Conseil pratique

Madame, voulez-vous être tenue au courant de la vie mondaine, connaître les dernières élégances, savoir ce qui se passe dans la haute société parisienne ? voulez-vous admirer des dessins inédits, croqués aux meilleurs endroits, avoir des conseils d'hygiène et de beauté, être renseignée sur toutes les manifestations de la mode ?... Ecrivez à la direction du journal le *Grand Monde*, 5, boulevard des Capucines, et vous recevrez gratuitement, pendant un mois, cette publication hebdomadaire de grand luxe.

Jean de Paris.

Mémoire. — Le cadavre d'un homme paraissant âgé d'une quarantaine d'années a été retiré hier matin de la Seine, près du nouveau pont Alexandre, par des marins. Aucun papier n'ayant été trouvé sur le défunt, le cadavre a été transporté à la Morgue.

J. de P.

Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DE L'ISÈRE : Le procès Max Régis. — NOUVELLES JUDICIAIRES

Les débats du procès Régis ont repris, hier, dès huit heures du matin, devant la Cour d'assises de l'Isère.

Les derniers témoignages sont entendus. M. Firmin Faure, député d'Oran ; M. Castardé, adjoint au maire d'Oran ; M. Moricaud de Veyssières, ancien magistrat, viennent rendre hommage à M. Max Régis qui, selon eux, a exercé, dans les troubles que l'on sait, la mission de pacificateur.

MM. Guérin, organisateur du meeting de la salle Chayne ; de Boisandré, Jean Druault et Millevoye énoncent ensuite leurs sentiments personnels sur l'attitude prise par l'ancien maire d'Alger dans la circonstance. Ils affirment qu'à aucun moment il n'est sorti de sa bouche une parole de provocation au meurtre et au pillage, ni rien qui ressemblât à l'apologie de faits qualifiés crimes.

C'était, disent-ils, un exposé véhément sans doute, mais un simple exposé de la situation algérienne et des revendications des Français d'Algérie.

Un point menacé, ajoute M. Millevoye. Il a souligné un cri d'alarme patriotique en exprimant le souhait qu'il fût entendu des pouvoirs publics.

Dans un réquisitoire qui n'a pas duré moins de trois heures et demi, M. l'avocat général Blaignan a dénoncé M. Max Régis, en qui il voit un anarchiste d'un genre spécial, à la sévérité des jurés.

Vous resterez, dit-il, des Français véritablement soucieux de ce titre. Les Français ont toujours couru au secours des opprimés. Vous ne sanctionnez pas le droit au meurtre, au vol et au pillage, non plus que le droit à la révolte. Vous sauvez la vie des principes du droit et de la justice en condamnant les prévenus.

La parole est à M^e de Saint-Auban. Aux yeux de l'éminent avocat, ce que l'on demande au jury c'est la condamnation d'une idée et non celle d'un homme. Car, dit-il, M. Régis représente l'idée antislémite en Algérie ; et ce n'est pas en le frappant que l'on débarrassera notre colonie de la tyrannie juive.

— Vous n'hésitez pas, messieurs, ajoute

le groupe brésilien : le 4 0/0 gagne 55 centimes à 67 30, le 5 0/0 30 centimes à 76 05. La *Mina Gerais* passe de 368 50 à 371. La hausse de cette dernière n'est pas du tout en rapport avec celle des rentes fédérales du Brésil ; et elle devrait être beaucoup plus vive pour des raisons qui lui ont déjà échappées.

La *Banque de Paris* gagne 6 fr. à 446. Le *Comptoir d'Escompte* est à 621, le *Lyonnais* à 606, la *Société générale* à 605, la *Banque internationale* à 670, la *Banque spéciale des Valeurs industrielles* à 224 50, etc.

Le *Lyon* perd 9 fr. à 1,911, le *Nord* à fr. à 2,472. Au comptant, pas d'affaires. Les chemins de fer espagnols, malgré un peu de tassement par-ci par-là, restent très actifs, les *Andalous*, à 283, le *Nord-Espagne* à 221, le *Saragosse* à 292.

Suez immobile à 3,785. Le *Gas mont* vient de 1,250 à 1,290. La *Thomson-Houston* est calme à 1,605. Le *Rio* gagne 1 fr. à 1,250 après 1,230. La *De Beers* est ferme à 760.

Le *L'Oural-Volga* est à 720. On a de bonnes nouvelles de la situation aux 35,000 obligations de cette société métallurgique, souscription ouverte non seulement à la *Banque internationale de Paris*, mais aussi au *Crédit du Nord*, à Lille ; à la *Société marseillaise*, à la *Société nantaise*, et, à l'étranger, à la *Banque internationale et commerciale* et à la *Banque d'Escompte*, à Saint-Petersbourg ; à la *Succursale de la Banque de Paris* et à la *Caisse générale des reports*, à Bruxelles, et, à Amsterdam, chez MM. Lippmann, Rosenthal et C^{ie}.

C'est demain samedi que clôturera la souscription aux 43,000 actions nouvelles de la *Compagnie internationale des Wagons-Lits*, réserves aux actionnaires anciens et émises à 740 francs, plus les intérêts à 4 0/0 sur cette somme, à partir du 1^{er} janvier 1899. On verse en souscrivant 240 francs, plus les intérêts, le reste pouvant être payé à toute époque jusqu'au 1^{er} septembre, avec les intérêts à partir du 1^{er} janvier 1899. Les nouvelles actions sont assimilées aux anciennes, à dater du 1^{er} juillet ; et il faut posséder cinq actions anciennes pour avoir droit à une action nouvelle.

Le Boursier.

MINES D'OR

Depuis le commencement de la crise qui règne au Transvaal, nous avons constamment recommandé à nos lecteurs de conserver leurs titres sans se laisser troubler par le bruit de toutes les réactions pour effectuer des achats. On admettra que, à de certains jours, il nous a fallu la foi inébranlable que nous inspire l'industrie aurifère du Rand, pour persister dans notre manière de voir et ne pas craindre de l'affirmer encore, malgré les nouvelles. Nous en sommes déjà récompensés par la tenue du marché pendant ces derniers semaines, et par la satisfaction d'avoir peut-être contribué à éviter des pertes. Mais il nous semble que, maintenant, l'ère des profits n'est plus éloignée.

En effet, les dernières nouvelles du Transvaal commencent à revêtir un caractère de plus en plus encourageant. Le gouvernement a présenté, au Volksraad, deux projets de loi : l'un abaissant de cinquante à vingt ans la résidence pour jouir de tous les droits politiques, et l'autre tendant à l'autoriser à vendre les *bewaarplaatsen*, après évaluation, à ceux qui en détiennent en ce moment la surface.

En outre, on confirme qu'une entrevue est décidée pour la fin du mois entre sir Alfred Kruger et le président Krüger, et nos informations privées nous font espérer un résultat très satisfaisant de cette entrevue.

Sur ces nouvelles, le marché de Londres a clôturé au plus haut, avec des affaires très actives. A signaler notamment la hausse de 1 liv. st. 3/8 sur une valeur dont nous n'avons pas encore parlé, mais qui est, sans doute, connue d'un bon nombre de nos lecteurs : la *Modderfontein*. Ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la *Croon Reef* ; et son prix actuel de 48 liv. st. 1/4, la *Modderfontein*, ceux d'entre eux qui l'ont achetée jusqu'à 48 liv. st. en 1895, ne doivent pas désespérer de revoir leurs cours avec le temps. Elle ferme à 42 liv. st. 7/8 (324 fr. 57). La loi sur les *bewaarplaatsen* est, dit-on, le fait, pour l'achat, de la <

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :
Au théâtre des Folies-Dramatiques, 8 h. 3/4, première représentation (à ce théâtre) du *Voyage de Comillon*, opérette en quatre actes, de M. Antony Mars, musique de Victor Roger.

Au théâtre Cluny, 8 h. 3/4, représentation de *La Marianne de Charley*, comédie burlesque en trois actes, de MM. Ordonneau et Brandon Thomas.

La première représentation d'*Hamlet prince de Danemark* est irrévocablement fixée à demain soir samedi au théâtre Sarah Bernhardt.

Malheureusement, par suite d'un grave accident arrivé à l'un des principaux décors, qui s'est compliqué en tombant, la répétition générale, qui devait avoir lieu ce soir vendredi, ne pourra être donnée, et l'administration s'en excuse bien vivement par la presse et des invités. A son grand regret, les invitations adressées pour cette répétition générale demeurent formellement sans effet, et les visiteurs sont instamment priés de bien vouloir les considérer comme nulles. Cette mesure, que l'administration aurait voulu éviter, a dû être prise à cause de l'impossibilité bien naturelle qu'elle se trouvait de convoquer la critique dimanche et lundi, jours des fêtes de la Pentecôte.

La première d'*Hamlet* aura lieu demain samedi ; le service de seconde représentation sera valable dimanche soir.

Le Président de la République assistait hier soir à la représentation de *Ma brui* à l'Odéon.

A l'Opéra-Comique.
La première représentation de *Genlillon* est fixée à lundi 22 mai ; la répétition générale pour la presse aura lieu demain, samedi, à une heure.

La grève des facteurs des postes ayant causé certains retards dans la distribution des services, l'administration de l'Opéra-Comique prie les personnes habituellement convoquées aux répétitions générales et aux premières de vouloir bien, si leurs coupures ne leur sont pas parvenues aujourd'hui à trois heures, prendre la peine de s'adresser au secrétaire général du théâtre.

An Gymnase :
Dégénéral se jouent ce soir pour la dernière fois de la saison.

Demain, *Marquise*, pour la rentrée d'Huguenot par son originale création de Pitou-Labumette. Le personnage de Julia Dubourg conserve sa belle interprète, Mlle Andrée Mégard. Autres principaux artistes : Frédel, Mmes Henriot, Carlix et Cécile Caron. On commencera par 1807.

La représentation projetée au théâtre Sarah Bernhardt, au bénéfice de la veuve de Charles Montigny, l'acteur si vivement regretté, est remise au samedi 3 juin. Le Comité organisateur tient à cœur de donner à cette matinée le plus d'éclat possible. Dès à présent, il s'est assuré le concours de Mmes Sarah Bernhardt, qui prête son théâtre ; Brette, Worms ; de MM. Maurice Sully, Cordula aîné et cadet, Worms, Leloir, etc. L'Opéra sera représenté par les plus jolies artistes du corps de ballet ; l'Opéra-Comique, par ses meilleurs chanteurs.

« L'Œuvre » donnera pour son prochain spectacle *Le Triomphe de la Raison*, de M. Romain Rolland, l'auteur d'*Aéri* et des *Logis*, joués l'an passé au même théâtre.

La nouvelle pièce de M. Romain Rolland, qui se passe sous la Révolution, exige un gros effort de mise en scène, d'interprétation et de figuration.

« L'Œuvre » fait donc appel à tous les concours de lettres et d'artistes pour soutenir cet ouvrage d'un jeune, pièce dédiée et de passion.

Pour les renseignements, s'adresser le soir, à 9 heures, à l'administration, 62, rue de La Rochefoucauld.

M. Gaston Devore, dont la pièce en quatre actes, *L'Enfant*, doit passer au théâtre de la Saison prochaine, achève une grande comédie dramatique en cinq actes, sous ce titre : *Les Comptables*.

Mercredi soir à eu lieu à la Porte-Saint-Martin la cinquantième représentation de *Plus que Reine*.

Le succès de la belle pièce d'Emile Bergant n'a pas diminué depuis la première. Coquelin et Mme Jane Hading donneront dimanche leur dernière matinée de la saison.

M. Léon Marx vient de louer le théâtre Cluny, pour la saison d'été, à M. Villfrank, actuellement directeur intérimaire des Bouffes. Après *La Marianne de Charley*, dont la reprise a lieu ce soir, M. Villfrank inaugurer sa direction par une reprise de *La Cigale*, le joyeux vaudeville de MM. Sylvestre et Artus.

De Monte-Carlo :
« La salle Garnier, chaque soir, ne désemplit jamais, avec les brillantes représentations quotidiennes d'opérettes qui prolongent la saison, au grand plaisir des étrangers qui passent sur le littoral la période si agréable du printemps de mai.

« Le succès est, actuellement, à *François les Bas-Bleus*, où M. Jean Périer a trouvé l'un de ses plus jolis rôles ; il y est excellent, chanteur exquis et comédien remarquable. M. Régnaud, comme tout le monde, est franchement comique et s'occupe de rire général. Mme Tardieu-Baugé est une charmante diablesse. Mlle Laporte est d'une fantaisie fort joyeuse. Les autres rôles sont très bien tenus par MM. Poudrier, Wolf et Brunais.

« L'orchestre, pour ces représentations, est dirigé par M. Thibault. »

De notre correspondant de Londres :
« Covent-Garden. — On a fini la semaine par une belle représentation d'*Aida* avec Mlle Litvinne dans le rôle principal, qu'elle a chanté et joué d'une façon remarquable. M. Plançon a été, comme toujours, un superbe Ramèsès. M. Ancona (Amonasso), M. Dippel (Radames), M. Pringle (le roi), ont concouru à donner de l'œuvre de Verdi une interprétation excellente de tous points. Il faut dire un mot d'encouragement à Mme Horvitz qui s'est montrée artiste de valeur dans le rôle d'Amnéris.

« La veille, vendredi, on avait joué *Faust* en français (la première représentation française de la saison), avec M. Galla (Faust), M. Plançon (Méphistophélès), M. Albert (Valentin) et Mmes Strakosky (Marguerite), Thévenet (Sibylle) et Bauermeister (Martha). Les noms de ces artistes de premier ordre suffisent à dire que la représentation a été fort belle. J'ajouterai que vendredi et samedi, l'orchestre était conduit — et superbement conduit — par le maestro Mancinelli.

Jules Hurot.

PETITES NOUVELLES

« Les Bouffes-du-Nord, qui, pour leur fin de saison, viennent de nous donner une série de représentations d'opérettes très brillantes, qu'ils termineront le 26 mai par la *Petite Marie*, ont mis en lumière une jeune débutante de talent, Mlle Jeanne Godofroy, qui doit exister à Bruxelles l'an prochain une opérette de MM. Léon Durocher et Jules Ulrich, musique de F. Darfons.

Le 27 mai, M. Baccini et Co prendront possession des Bouffes-du-Nord pour la saison d'été. M. Tourville, directeur des représentations, vient de recevoir, pour être représenté la saison prochaine aux Bouffes, *Bouquet mortel*, œuvre dramatique en onze tableaux, tirée d'un roman qui parut avec succès dans le *Petit Journal*.

C'est notre confrère André Lenéka, chargé de la direction artistique des Bouffes, qui mettra en scène ce drame inédit.

Bouquet mortel porte, outre la signature bien

connue d'Ely-Montclerc, celle de M. A.-P. de Lannoy.

Critique parisienne sera conviée spécialement à la première représentation de cet ouvrage.

SPECTACLES & CONCERTS

A MARIGNY. — Les Attractions. — Au lendemain de la réouverture de Marigny, les comptes rendus des journaux ont été si prodigieux d'éloges, justifiés d'ailleurs, pour la *Fontaine des Fées*, que la plupart n'ont pu — faute de place — parler de la première partie du programme.

Le joli et très artistique ballet de M. Bernac représentait, en effet, le merveilleux spectacle, et, soire, la principale attraction du spectacle, et, de plus, on a expliqué que les critiques friands de bonne musique n'ont pu résister au plaisir de parler longuement de la partition de Salvy, où l'on retrouve sans cesse le musicien de race, autant dans l'inspiration poétique que dans l'orchestration savante.

Les splendeurs d'une mise en scène merveilleuse, l'interprétation hors ligne de la merveilleusement le poème écrit par Grandmougin sur l'*Angelus*, de Benjamin Godard.

Cependant, les numéros qui précèdent la *Fontaine des Fées* étaient tous d'un choix très heureux, il serait injuste de ne pas les signaler au public, aujourd'hui que nous en avons la possibilité. La tâche nous est d'autant plus facile que chacune de ces attractions — comme nous venons de le dire — présente un intérêt particulier. Nous suivrons l'ordre du programme.

Après un ou deux morceaux très bien exécutés par l'excellent orchestre du maestro José, ce sont les chiens dressés de Rolzowa qui ouvrent le spectacle avec leurs exercices variés à l'infinité, qui valent à leur maître, le légendaire, tant de succès et de succès, c'est un numéro de danses et de chants sévillans qui précède le travail, sur le trapeze, des Eklos Rosy et Lucy, des gymnastes qui ont le rare mérite d'allier la grâce à la force. Non moins forte dans son genre, et plus gracieuse encore, est miss Nelly French, qui fait tourner son vélocipède avec une rapidité vertigineuse sur la piste improvisée d'une table ronde d'un diamètre restreint, cependant qu'un minuscule griffon s'épuise en vains efforts pour la suivre.

Voici venir deux vieilles connaissances, Hill et Hull, ces clowns prodigieux toujours en quête d'excentricités nouvelles que nous retrouvons d'abord transformés en mandarins dans la pièce, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'impulsion donnée, et que, finalement, on jette au loin, flageolant, battant des mains et brisant la tête avec une régularité de pendule ; puis, le rire fait place à une sorte d'effroi quand ils reviennent, l'un portant l'autre — l'autre n'est plus qu'un fantôme vidé, obéissant des pieds, des jambes, de la tête, à l'imp

